

tendance des études antiques et la connaissance imparfaite de l'esprit de l'antiquité ! Des intelligences vulgaires, au lieu d'imiter cette indépendance, et, si j'ose le dire, cette spontanéité de pensées qui distingue les anciens, se contentèrent de calquer sur leurs ouvrages de faibles copies. Au lieu de se servir de ces guides, on s'appuya sur eux, et l'on ne put faire un pas hors de la route qu'ils avaient tracée. Les sermonaires citèrent Catulle, et les poètes élégiaques imitèrent Platon dans leurs madrigaux. Au temps de La Bruyère, Tertullien, Ovide, et Cicéron, réunis dans l'œuvre du même prédicateur, servaient de témoins aux vérités de la foi chrétienne, et prêtaient de l'autorité à ses discours. Le goût sévère et délicat de Boileau sut tirer parti de cette admiration pour l'antiquité; mais on lui dut l'inutile amas de discours latins, des poèmes latins, essais élégamment barbares, composés de centons mal ajustés, et dont la mosaïque littéraire eût fait rire de pitié le dernier des esclaves de Scipion ou d'Horace.

Ce fut sur-tout l'imitation des Latins qui eut des résultats nuisibles. La littérature grecque avait été copiée à Rome, et les sophistes d'Athènes l'avaient perpétuée sous la décadence même de l'Empire, où sa puissance se reproduit sous la forme des subtilités théologiques, dont les nations eurent tant à souffrir. L'éloquence et la poésie romaines avaient suivi les traces helléniques. En copiant les Romains on ne fit qu'imiter une contre-épreuve. On s'accoutuma à ne plus avoir d'admiration que pour certaines formes de langage. On ne chercha plus cette naïveté d'expression,

cette grandeur et cette simplicité de pensée, regardées comme si précieuses autrefois. En un mot, la science du style, c'est-à-dire d'un style modelé sur le style latin, imitation du style grec, devint le but unique de l'art d'écrire.

On peut dire que chacun des grands écrivains de Rome ou d'Athènes traîna des victimes à son char, comme la pagode de Jagrenat voit des fanatiques attachés à ses roues, se faire écraser sous le poids de l'idole. Chaque homme de génie a eu ses commentateurs, où, ce qui revient au même, ses esclaves et ses sectaires. L'un, ému d'un saint enthousiasme en l'honneur de Virgile, imagine de composer un poème dont tous les vers commencent par la même lettre que les vers de l'Énéide; l'autre imite Lucain à sa manière, et, remplaçant César par un chef normand, cherche le Rubicon dans les environs du Hâvre.

Legouvé, homme du monde, homme d'esprit, et poète, professait pour Virgile un véritable culte. L'élégance admirable du poète latin, cette harmonie douce et mâle, ce choix des images, cette grace parfaite, cette réserve, et, si j'ose le dire, cette chasteté voluptueuse des expressions, étaient, pour Legouvé, le type du beau idéal en littérature. Il étudia Virgile, mais non comme le peuple des pédants. Il voulut en saisir l'esprit, il s'associa, pour ainsi dire, à la création de son ouvrage; il le traduisit en grande partie; et tandis que les admirateurs vulgaires de l'ami d'Auguste ne devaient à leurs travaux que la connaissance approfondie des prétérits ou une savante disquisition

sur le spondée du cinquième pied, il apprenait à penser comme Virgile, et à imiter comme ce dernier imitait, avec génie.

Virgile lui-même était imitateur. Son génie, comme celui du bon La Fontaine, était dans l'expression : les gens qui passent leur vie dans les catacombes de la littérature, et qui ne cessent pas de faire des fouilles dans lesquelles on trouve quelques médailles précieuses, ont fort bien observé que, de tous les chants de l'Énéide, pas un n'appartenait originairement à Virgile. Callimaque, Lycophron, les lyriques, les tragiques, et les encycliques grecs lui ont fourni la plupart de ses épisodes et de ses images. Il possédait l'art de fondre toutes ces nuances, de les revêtir d'un style magique, cadencé, d'une pureté admirable. Son imagination, fécondée de tant d'emprunts, créait à son tour, en les disposant dans un ordre heureux, ou les embellissant encore par des traits hardis ou brillants, par cet art de tout dire sans trop dire, par l'emploi habile des ornements, et la variété merveilleuse du rythme.

Une chaire de poésie latine au collège de France, chaire dont M. Delille ne pouvait remplir les devoirs, et que Legouvé fut chargé de desservir à sa place, en le forçant à faire une étude plus assidue, plus approfondie du chantre d'Énée et de Didon, augmenta sa juste admiration pour le poète. La foule se portait à ces leçons éloquentes, où le plus grand poète de l'antiquité était commenté par un homme digne de le sentir, et d'expliquer les secrets de son génie.

Mais, chez les poètes, toutes les émotions se trans-

rait était profonde et sentie : et tel est le prix qu'il attachait à cet ouvrage, telle fut l'affection de choix qu'il portait à son *Énéide* sauvée, qu'il a voulu y consacrer son mépris et sa haine pour un homme qu'il regardait comme le fléau de la littérature moderne.

L'abbé Geoffroy, que l'avenir ne connaît guère, et qui a fait trembler sous les coups de sa férule doctorale le Parnasse contemporain, était doué d'un esprit facile et grotesque, fécond en saillies bizarres, orné de connaissances assez approfondies, heureux dans le développement d'un paradoxe, et fort adroit dans le maniement des armes de la satire. A ces talents si vous joignez la mauvaise foi la plus insigne ; les travers et les préjugés d'un abbé, les vues courtes d'un professeur, l'insolence d'un cynique, et la vénalité la plus effrénée, vous aurez le portrait complet de l'aristarque du dix-neuvième siècle. Un style sans dignité et sans grace, semblable à une conversation médisante, étourdie, spirituelle, et acérée, le rendait dangereux. Son nom devint la terreur des écrivains timides, des talents qui ne s'appuyaient sur aucune intrigue ; la providence des médiocrités, qui savaient pactiser avec sa critique, et l'assouvir avec de l'or.

Legouvé, attaqué avec rage par Geoffroy, et susceptible comme la race des poètes le fut, l'est, et le sera toujours, voulut se venger, et perpétuer sa vengeance. C'est Geoffroy qu'il a peint sous les traits de *Bavius*, l'un des fléaux du *Pinde*, personnage qu'il introduit dans le chant troisième. La passion qui a dicté le portrait, tout en le retraçant avec fidélité, lui a prêté des traits modernes, qui contrastent désagréa-

« Brûle, en se déployant, d'un feu toujours nouveau,
« D'un style sans faiblesse étale la merveille,
« Captive en même temps l'esprit, l'ame, et l'oreille,
« Et, laissant dans les cœurs un profond souvenir,
« Ira, de siècle en siècle, enchanter l'avenir!
« Que vous dirai-je enfin? Je lus cent fois Homère:
« Je frémis quand d'Achille il chante la colère;
« Je pleurai quand son vers, touchant, mélodieux,
« D'Andromaque et d'Hector attendrit les adieux,
« Ou montre de Priam les lèvres suppliantes
« Du meurtrier d'un fils pressant les mains sanglantes!
« J'étudiai Lucrece, et chéris ses tableaux,
« Lorsqu'il offre Vénus sortant du sein des flots,
« Peint des plaisirs des sens l'ardente jouissance,
« De la société révèle la naissance,
« Ou d'une longue peste étale le fléau;
« Mais ces grands écrivains, quelque soit leur pinceau,
« Ne m'ont jamais donné cette ivresse rapide,
« Ce plaisir renaissant que m'a fait l'Énéide!
« J'ai cru, quand je lisais ses admirables vers,
« Assister dans l'Olympe aux célestes concerts.
« Quoi! vous doutez encore? Eh bien, jugez vous-même,
« Écoutez : » à ces mots, il rouvre le poëme,
Et lui lit ces beaux vers où son héros en pleurs
D'Illion embrasé raconte les malheurs.

« Du palais de Priam on assiège la porte,
Là, Pyrrhus, que du sang l'ardente soif transporte,
A la tête des Grecs, un glaive dans la main,
Combat, resplendissant d'or, de fer, et d'airain :
Tel un serpent altier, que, pendant la froidure,
Sous la terre ont gonflé les sucs d'une herbe impure,
Devant l'astre des cieus, au retour des chaleurs,
De sa peau rajeunie étale les couleurs,
Bondit, glisse, et se dresse, et, la crête enflammée,
Fait siffler les trois dards dont sa langue est armée ;
Tel Pyrrhus : ses soldats, à ses cris belliqueux,
Se pressent sous les toits et lancent mille feux.
Lui-même, saisissant une hache pesante,
Frappe à grands coups l'airain de la porte tremblante,
Et de ses gonds criants s'efforce à l'arracher.
L'airain vaincu du chêne a permis d'approcher,
Et le chêne, à son tour, frappé d'une main sûre,
Offre en se déchirant une immense ouverture.
Tout-à-coup le palais développe à leurs yeux
Ses cours, ses longs parvis, ses détours spacieux,
Et des troupes gardant ses vastes avenues ;
On voit dans le lointain des femmes éperdues,
Qui, répandant des pleurs et poussant de longs cris,
Pâles, erraient, fuyaient, couraient sous les lambris,
Pressaient entre leurs bras un autel domestique,

Que fais-je? où suis-je? hélas! quel aveugle transport!
Malheureuse! sur toi s'appesantit ton sort!
Ah! que n'éprouvais-tu cette horreur qu'il t'inspire,
Quand, préparant tes maux, tu l'admis à l'empire!
Voilà donc les serments de ce mortel pieux
Qui porta sur les mers sa patrie et ses dieux,
Et cherchant son vieux père, en une nuit sanglante,
Chargea de ce doux poids son épaule tremblante!
N'ai-je pu le saisir, submerger ses vaisseaux,
Mettre tous ses soldats et son fils en lambeaux,
Et de ce fils fumant sur une horrible table
Moi-même offrir au père un mets épouvantable!
Peut-être ce combat eût trompé mon effort;
Mais qu'ai-je à redouter? j'appartiens à la mort....
Du moins, dans les enfers avant que de descendre,
J'eusse embrasé son camp, réduit sa flotte en cendre,
Frappe le fils, le père, et leur race avec eux,
Et confond mon sang dans leur sang odieux!
Soleil, astre sacré, dont l'œil incorruptible
Poursuit tous les forfaits d'une clarté terrible;
Juno, cause et témoin de la honte où je suis,
Hécate, dont la fête, ouverte au sein des nuits,
De ton nom dans nos murs fait hurler l'épouvanté,
Et vous, dieux infernaux, dieux de Didon mourante,
Écoutez ma prière et servez mes fureurs!

Si Jupiter le veut, si malgré tant d'horreurs
 Il doit de l'Italie obtenir les rivages,
 Que du moins, tourmenté par des peuples sauvages,
 Chassé de ses remparts, des bras d'un fils chassé,
 A briguer des secours il se voie abaissé,
 Qu'il contemple des siens les tristes funérailles,
 Qu'une honteuse paix succède à cent batailles,
 Et que, prêt à jouir de son sceptre nouveau,
 Il meure jeune encore et meure sans tombeau!
 Voilà les derniers vœux qu'avec mon sang j'exhale....
 Et vous, ô Tyriens, qu'une race fatale
 Toujours de votre haine éprouve les transports,
 Ce sont là les tributs que j'attends chez les morts!
 Nulle paix, nul traité! sors, sors de ma poussière
 O toi qu'en expirant appelle ma colère,
 Fier vengeur, dont les coups, à mes mânes unis,
 Par le feu, par le fer frapperont ces bannis!
 Que Mars entre eux et nous oppose, d'âge en âge,
 Flots à flots, voile à voile, et rivage à rivage;
 Qu'il pousse, à la lueur de mes brandons ardents,
 Sur leurs derniers neveux mes derniers descendants!
 Elle parle, et roulant, dans son courroux mobile,
 Mille projets cruels... « Il suffit, dit Virgile:
 « Sur l'Énéide, enfin, mes yeux se sont ouverts;
 « Il doit vivre l'ouvrage où brillent de tels vers!

Ces géants dont Vulcain instruit les bras énormes
 A fondre, à travailler, à polir les métaux,
 Sentent tous de leurs mains s'échapper les marteaux.
 Tous laissent imparfaits, sur l'enclume tonnante,
 L'un le char d'où Pallas semera l'épouvante;
 L'autre le foudre en feu, que, du haut de l'Éther,
 Lancera le courroux du puissant Jupiter;
 Ils ont vu la beauté que leur monarque adore;
 Ils attachent sur elle un œil qui la dévore.
 A leur taille, à leurs fronts de fumée obscurcis,
 Il semble voir des pins que la foudre a noircis,
 Ou des chênes brûlés par une ardente haleine,
 Du haut des Apennins descendre dans la plaine.
 L'un d'eux lui dit : « Déesse, avec des yeux si doux,
 « Pouvez-vous, chaque jour, affliger votre époux?
 « L'infortuné, des lieux embellis par vos charmes,
 « Est revenu tantôt les yeux noyés de larmes ! »
 La déesse répond : « Conduisez-moi vers lui;
 « Je viens réparer tout et calmer son ennui. »
 Soudain, vers son époux un cyclope la mène.
 Tandis qu'il s'applaudit de revoir l'inhumaine,
 Dans les remparts de Brinde Ovide ramené
 Au palais du préteur en coupable est traîné,
 Dolon, en le voyant, laisse éclater sa joie.
 Comme lui, plein d'ivresse à l'aspect de sa proie,

Jamais de ses devoirs ne vienne la distraire.
 Inquiète, et pensant que l'ombre des berceaux,
 La clarté de Diane à travers leurs rameaux,
 Entraînant par degrés à la mélancolie,
 Causent l'émotion dont son ame est remplie,
 Elle quitte ces lieux, et, baissant ses regards,
 Revient triste et rêveuse au palais des Césars.
 Vaine précaution ! à peine est-elle entrée
 Que, dans le temple où Rome adore Cythérée,
 Auguste la conduit pour voir, en ce séjour,
 Le sacrifice offert à la mère d'Amour.

La statue et l'autel sont parés de guirlandes;
 Le prêtre, au nom d'Auguste, y place les offrandes,
 Un nectar écumant, des myrtes et des fleurs :
 L'encens fume, s'élève, et les saintes vapeurs
 Semblent, de la déesse environnant l'image,
 Des descendants d'un fils lui porter cet hommage.
 L'autel, sous les parfums, s'est ébranlé trois fois ;
 Le prêtre alors s'incline, et, renforçant sa voix :
 « Nous saluons Vénus ! ô reine de Cythère !
 « Tu peuples l'air et l'onde, et fécondes la terre ;
 « Tout ce qui vit te doit la lumière du jour.
 « Quand du printemps Zéphyre amène le retour,
 « Soudain, en bondissant à travers les campagnes,
 « Les coursiers, les taureaux vont chercher leurs campagnons.

Combien de nobles pleurs obscurciront nos yeux,
Quand l'incendie abat les murs de nos aïeux ;
Quand de cruels revers, en prolongeant nos larmes,
Joindront la plainte au bruit de la flamme et des armes :
La flotte des Troyens ouvre les flots amers ;
Rome suit, en tremblant, son berceau sur les mers,
Pour lui craint les écueils, redoute les orages,
Et du Tibre lointain appelle les rivages.
Voyez-la, quand Énée aborde enfin nos ports,
Frémir de ses combats, partager ses efforts ;
Et, comme à ses périls se mêlant à sa gloire,
Entonner avec lui l'hymne de la victoire,
Et par lui, remontant le cours des temps lointains,
Dans leur source première admirer ses destins.
Mais tous ces grands exploits manquaient de renommée :
La Grèce, si long-temps à vaincre accoutumée,
En passant sous le joug qui courba l'univers,
A perdu sa splendeur dans ce vaste revers.
L'oubli la menaçait de son ombre stérile ;
Mais les vers éloquentes de Sophocle et d'Eschyle ;
Mais la belle Odyssée, et l'Iliade enfin, -
Ce chef-d'œuvre admiré, ce poème divin,
Qui montre dans sa verve, à la sagesse unie,
Un prodige du Pinde, un effort de génie :
Mais tous ces fruits d'un art, d'âge en âge vanté,

« Et le seul châtement de votre folle audace,
 « Sera de voir ici, par la flamme ou l'acier,
 « Le merveilleux écrit dévoré tout entier. »

Il a dit : tout s'émeut ; l'un blâme, l'autre approuve ;
 Dans ces transports divers, que l'assemblée éprouve,
 La victoire est déjà dans les mains de Dolon ;
 Déjà la hache brille.... « Apollon, Apollon,
 Dit alors à grands cris le généreux Ovide,
 Pourras-tu donc souffrir cet affreux parricide ?
 Dieu du jour, dieu des vers, viens défendre et sauver
 Un chef-d'œuvre qu'au monde on est près d'enlever ;
 Descends, arme ton bras de ton arc invincible ;
 Prends ces traits qu'à Python lança ta main terrible ». .
 Comme il disait ces mots, d'un accent furieux,
 Un effroyable bruit fait retentir ces lieux.
 Le tribunal pâlit, et croit qu'Apollon même
 Vient l'accabler du poids de son pouvoir suprême. . .
 Ce n'était pas le dieu, mais un des nourrissons,
 Qu'au secret des talents ont instruit ses leçons :
 C'était Horace, à qui sa flamme ardente, avide,
 Ouvrit un gué facile, en desséchant l'Aufide ;
 Et que Vénus, rendant son char plus prompt encor,
 Lui fit braver des vents l'impétueux essor.
 A peine a-t-il atteint ce tribunal injuste,
 Il leur crie : « Arrêtez ; je parle au nom d'Auguste. »

Au fond de ton palais tu veilles dans les larmes :
Tu brûles plus que lui ! tu brûles sans retour.
O passion funeste ! ô pouvoir de l'amour !
Ce n'est plus un penchant qui, né pendant l'absence,
Sans crainte, sans combats, croissait dans le silence ;
Depuis qu'elle a revu ce mortel généreux,
C'est un feu dévorant, profond, séditieux ;
C'est une vive ardeur, que chaque instant augmente.
Elle avait fui son père : égarée et tremblante,
Et regagnant soudain son toit accoutumé,
Rapporte Vénus même en son sein enflammé.
Malheureuse, elle lutte, elle se cherche encore ;
Chaque heure approfondit le trait qui la dévore ;
Et, sur les sentiments qui viennent la troubler,
Sa vertu plus long-temps ne saurait s'aveugler.
Sur le lit conjugal se penchant demi-nue,
Quel désordre en ses sens, quelle ardeur inconnue !
« Oui, des feux dont je brûle il saura s'enflammer,
Ovide m'aimera comme j'ose l'aimer.
Comment puis-je douter qu'à ma flamme il réponde....
Moi, la fille du maître et de Rome et du monde,
L'épouse du héros, son futur successeur,
J'irais aux feux d'un autre abandonner mon cœur?...
Non, jamais ! » A ces mots, elle implore Morphée ;
Elle croit que le dieu, de sa flamme étouffée

POLIXÈNE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

1784.



Mais l'État aujourd'hui défend de l'écouter;
Le sang est nécessaire, et ne doit rien coûter :
De ce sang seul enfin le retour doit dépendre,
Et vous pouvez, seigneur, rougir de le répandre !
Où donc est l'infamie ? où donc est l'attentat ?
Vous servez votre père, et les dieux, et l'État ;
Je n'y vois rien, seigneur, qui ne soit légitime ;
Et le ciel, qui l'ordonne, est seul chargé du crime.
Ilion est tombé sous vos généreux coups :
Mais ce n'est point assez ; d'un autre honneur jaloux,
Il vous faut achever votre illustre victoire ;
Le ciel met dans vos mains cette nouvelle gloire :
Voudriez-vous laisser vos exploits imparfaits,
Et d'un triomphe heureux nous ravir les bienfaits ?
Faudra-t-il que les Grecs, dont vous aimez l'hommage,
Changeant l'amour en haine, et l'éloge en outrage,
Détruisent les autels qu'ils vous avaient dressés,
Maudissent vos exploits qu'ils avaient encensés,
Flétrissent vos lauriers, et, pleurant leur victoire,
Rougissent à vos yeux de vous devoir leur gloire ?
Eh ! pour qui ? pour quel sang voulez-vous nous trahir ?
C'est un sang ennemi que vous devez hair ;
C'est Polixène enfin, dont la beauté traîtresse
Causa la mort d'Achille, et mit en deuil la Grèce :
Non, vous ne pouvez pas la soustraire à nos coups,

Voyez un protecteur, un vengeur, un ami
 Plus grand que d'Ilion je ne fus l'ennemi.
 Je jure par les Dieux du Xanthe et du Scamandre,
 Par ces murs que Pyrrhus vient de réduire en cendre,
 Par les mânes d'Hector, et sur-tout par mon bras,
 D'arracher votre fille à la Grèce, au trépas,
 De conserver ses jours, que le ciel me demande,
 Et de sauver ce sang qu'on veut que je répande.

HÉCUBE.

Ah ! j'embrasse vos pieds, Seigneur.

POLIXÈNE.

Que faites-vous ?

La veuve de Priam, ma mère à ses genoux ?
 L'abaissement est fait pour une ame commune ;
 Gardons la dignité qui sied à l'infortune.

(à Pyrrhus.)

Et toi, pourquoi viens-tu défendre ici des jours
 Dont toi seul, à jamais, empoisonnas le cours ?
 C'est un nouveau forfait que de m'offrir la vie ;
 C'est bien le don fatal d'une main ennemie.
 Fille des rois, des Dieux je descendais encor,
 Et, pour te dire plus, j'étais la sœur d'Hector :
 Je ne suis plus qu'esclave ; après un tel outrage,
 La mort, qui m'y soustrait, devient mon seul partage.
 Pourquoi, parant le coup qui devait me frapper,

La force est dans ton cœur, la nature est en moi.
 Laisse-moi te sauver : tes jours sont à ta mère ;
 Que deviens-je sans toi qui soutiens ma misère ?
 Devais-je, dans ces jours, marqués par les revers,
 Craindre de nouveaux coups de ceux qui me sont chers ?
 Veux-tu donc aujourd'hui me causer plus d'alarmes
 Que l'ennemi vainqueur, et la fureur des armes ?

POLIXÈNE.

Ma mère....

HÉCUBE.

Écoute-moi. Prix du retour, tes pas
 Sont sans doute observés, les miens ne le sont pas.
 De ce séjour pour moi l'issue est plus facile ;
 Je vole te chercher des secours, un asile.
 Je sais qu'au mont Ida, loin des traits ennemis,
 Énée a rassemblé son père et ses amis,
 Et qu'il doit transporter sur des mers étrangères
 Les restes d'Ilion, ses Dieux, et ses misères.
 Je cours vers lui : d'Ida je connois le chemin,
 Je compte sur son cœur ; le malheur rend humain.
 Né du sang de Priam, il est de ma famille ;
 Il ne peut rejeter et sa veuve et sa fille.
 Dans ces lieux avec lui je reviens te chercher.
 Toi, jusqu'à mon retour, consens à te cacher ;
 Pour abuser les Grecs c'est la plus sûre voie.

Mais tu n'as qu'un asile....

POLIXÈNE.

Où donc?

HÉCUBE.

Aux murs de Troie.

Dans sa vaste ruine entre sans t'étonner :
 Les Grecs, cherchant en vain, ne sauraient soupçonner
 Qu'aux restes d'Ilion j'ai commis ta fortune ;
 Je n'y crains point pour toi leur recherche importune.
 Lorsque dans le sommeil les Grecs seront plongés,
 Ce soir, Énée et moi, par l'ombre protégés,
 Nous viendrons de ces lieux t'arracher avec joie,
 Et rendrons aux Troyens un des restes de Troie.
 Viens....

POLIXÈNE.

Sans ma mère, Dieux, soyez-en tous témoins,
 Je ne descendrais pas à ces indignes soins.

HÉCUBE.

Suis-moi donc...

POLIXÈNE.

Eu entrant dans ces vastes décombres,
 Il me semble marcher dans le séjour des ombres.
 Je n'y peux faire un pas, sans que ces grands débris
 Ne m'offrent les Troyens, et mon père, et vos fils.
 Du magnanime Hector je crois voir l'ombre insigne;

SCÈNE VII.

LAURENCE, GRADONIGUE.

LAURENCE.

Mon père, votre front me semble moins tranquille !
Qu'avez-vous ?

GRADONIGUE.

Ah ! je crains d'augmenter tes ennuis.

LAURENCE.

Expliquez-vous.

GRADONIGUE.

Ma fille, aimes-tu ton pays ?

LAURENCE.

Peut-on ne pas aimer le lieu qui nous vit naître ?

GRADONIGUE.

Il demande un effort trop pénible peut-être.

LAURENCE.

Quel est donc cet effort qu'il exige de moi ?

GRADONIGUE.

De vaincre tes froideurs, et d'engager ta foi.

LAURENCE.

Eh ! qu'importe à Venise ?

GRADONIGUE.

Écoute-moi, Laurence.

Peut-être voyez-vous cet hymen, que je veux,
 Comme une loi qu'ici le sénat vous impose?
 Si j'empruntai sa voix, apprenez-en la cause.
 Je vous aimais déjà quand je quittai ces lieux;
 Gradonigue aurait pu m'opposer ses aïeux :
 A m'accorder la main, où ma tendresse aspire,
 J'ai voulu le contraindre en servant cet empire;
 Et, pour mieux l'enchaîner, par un exploit fameux,
 Ranger tout le sénat du parti de mes feux.
 Mais si je réclamai sa puissance suprême,
 C'est contre vos parents, et non contre vous-même.
 De l'amour seul ici j'invoque le pouvoir.
 Ce n'est qu'à votre choix que je veux vous devoir.
 Ah! lorsque votre main à ma foi s'abandonne,
 Répondez: est-ce bien votre cœur qui la donne?

LAURENCE.

Oui, mon choix, Orzano, vous nomme mon époux;
 Ou si, prête à former un lien aussi doux,
 Je semble du sénat respecter la puissance,
 Je trouve bien du charme à mon obéissance.

ORZANO.

Laurence, vous m'aimez! ce n'est point une erreur!
 Ah! pour sentir ma joie est-ce assez d'un seul cœur?
 Puisque vous dissipez tout ce que je redoute,
 Voudrez-vous m'éclaircir encore un dernier doute?

Vers un ciel plus serein je lève ma paupière ;
 Mes tourments ont fait place au charme le plus doux :
 Je suis toute à l'orgueil de vous voir mon époux.
 Que je dois, dans les maux qui m'ont environnée,
 M'applaudir d'avoir fui les noeuds de l'hyménée !
 Quand je les refusai, sans doute quelque instinct
 M'avertit en secret de mon futur destin,
 Et, m'annonçant déjà vos soupirs et ma flamme,
 Me dit de vous garder et ma main et mon ame.
 Je croyais n'obéir qu'à ma seule douleur :
 Hélas ! sans le savoir, j'assurais mon bonheur.
 J'en goûte devant vous toute la jouissance.
 Que parlez-vous encor d'une obscure naissance !
 Est-il donc un mortel dont la vaine splendeur
 Puisse de votre nom égaler la grandeur ?
 Est-il une beauté qui né me porte envie ?
 J'épouse le héros qui vengea ma patrie ;
 J'aime ce que j'admire, et, dans cet heureux jour,
 Je sens jouir, en moi, l'amour-propre et l'amour.

ORZANO.

Arrêtez, c'en est fait ; plus d'effroi, plus de plaintes ;
 La tendre confiance a remplacé mes craintes.
 Vous aviez bien raison ; en de si beaux moments,
 Ne nous occupons plus de pleurs, ni de tourments.
 Oui, parlons seulement de mon amour, du vôtre,

Vous crûtes, qu'aux combats, où fut vaincu mon père,
 Je tombai sous les coups d'une barbare main ;
 Non, l'amour, par mon bras, m'avait percé le sein.

MONTANO.

Ciel !

QUIRINI.

A mon sort Laurence allait être enchaînée ;
 Proscrit, forcé de fuir avant notre hyménée,
 Je voulus la revoir : à sa vue égaré,
 J'enfonçai dans mon sein mon bras désespéré ;
 J'expirais. Paraissant sur ces rives funestes,
 Vos soins de mes esprits ranimèrent les restes ;
 Et soudain, de ma fuite écartant les dangers,
 Vous me fites passer aux climats étrangers.
 J'avais de vous revoir emporté l'assurance ;
 Je voulais vous parler de mes feux, de Laurence,
 De ces événements, dont mes sens affaiblis
 M'empêchèrent d'abord de tenter les récits.
 Je voulais vous charger de calmer sa tristesse....
 Desirs trop vains !

MONTANO.

Jaloux d'accomplir ma promesse,
 Je courus en effet chez ces obscurs humains
 Qui vous avaient reçu dans leurs fidèles mains.
 Ils m'apprirent en pleurs que, sur le bord des ondes

J'ai supporté l'exil, et les fers, et le jour;
 Mourant par la douleur, j'ai vécu par l'amour.
 J'affronte encor la mort pour retrouver ses charmes;
 Je viens mettre à ses pieds son image et mes larmes;
 Et, lorsque j'espérais voir ces larmes finir,
 Quand j'accours la chercher, quand j'ai cru l'obtenir,
 La cruelle a donné cette main que j'envie;
 La cruelle a comblé les malheurs de ma vie.
 Je ne sais que résoudre en un tel désespoir;
 Je ne puis la haïr, ni la fuir, ni la voir.
 Je ne puis que mourir.

MONTANO.

Dans sa douleur extrême
 Le murmure est permis à qui perd ce qu'il aime;
 Mais vous blâmez Laurence avec peu d'équité.
 Ce reproche par elle est-il donc mérité?
 Elle a vu votre bras trancher vos destinées.
 Pour elle, Quirini, mort depuis tant d'années,
 Pouviez-vous espérer d'avoir encor sa foi?

QUIRINI.

Je m'en étais flatté, je la jugeais par moi.
 Oui, dans ces temps heureux où j'étais aimé d'elle,
 Où je croyais former la chaîne la plus belle,
 Si la mort de ses jours eût éteint le flambeau,
 Fidèle à sa mémoire, embrassant son tombeau,

QUIRINI.

Comment! de quel forfait te paraît-il coupable?

Il a fait son devoir; nous étions ennemis.

LAURENCE.

Lui, ton ennemi! Dieux!

QUIRINI.

Qu'est-il donc?

LAURENCE.

C'est ton fils!

QUIRINI.

Orzano!... soutiens-moi... qui? lui?... Je suis son père?

LAURENCE.

Oui.

QUIRINI.

Mais comment l'hymen lui donnait-il sa mère?

LAURENCE.

Élevé dans l'Istrie, il est ici venu,

A Venise, à sa mère, à lui-même inconnu.

Ma main devait payer son exploit magnanime;

Avant de l'accomplir, j'ai connu tout mon crime;

Je t'ai rendu ce cœur qui déplorait ta mort.

Quel trouble m'a saisie en apprenant ton sort!

Instruite par la voix de cet ami fidèle,

Je vole où la tendresse, où le devoir m'appelle;

Et quand je crois, ravie à de coupables nœuds,

MONTANO.

Ne parlez pas de moi, nul danger ne m'arrête;
Et l'on verra, dût-on nous frapper tous les deux,
Qu'un ami m'est plus cher, quand il est malheureux.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

VARIANTES.

J'accours dans ce palais pour calmer votre effroi.

LAURENCE.

Je crains pour Quirini, tant qu'il est loin de moi;
Je redoute un sénat....

LUCILE.

Reprenez l'espérance:
Suivi de Quirini, Gradonigue s'avance.

SCÈNE VII.

LAURENCE, GRADONIGUE, QUIRINI.

LAURENCE.

Mon père, votre fille embrasse vos genoux.

GRADONIGUE.

Tout vous est pardonné; je vous rends votre époux.

LAURENCE.

Mon père! cher époux!

QUIRINI.

O femme idolâtrée!

Consacre ce décret par le sceau de l'État,
Je sors ; de Quirini je cours briser la chaîne.
Je l'instruis de son sort, et vers toi je l'entraîne,
Jaloux, en avançant le bonheur de tous deux,
De me voir le premier qui le rende à tes vœux.

LAURENCE.

Il m'est plus cher ençor de la main de mon père.

QUIRINI.

Ennemi généreux, qu'il faut que je révère,
Vous rendez votre fille à mes vœux satisfaits ;
Ah ! c'est à son bonheur de payer vos bienfaits.
Mais ce mortel si cher qui m'a rendu la vie,
Qu'il est lent à paraître à ma vue attendrie !
Je brûle d'embrasser le fils qui m'a sauvé.

LAURENCE.

Qui l'arrête ? et quel trouble en mon ame élevé....
Nous devons nous attendre à plus d'impatience.

GRADONIGUE.

Calmez de votre esprit l'injuste défiance ;
Oui, bientôt....

LAURENCE.

Ziani s'approche tout en pleurs.
Que dois-je redouter ?

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

SUR

LES POÉSIES LATINE ET FRANÇAISE,

SUR L'ÉNÉIDE,

SUR LES RÈGLES DE LA TRADUCTION, etc.

La langue latine compte plusieurs poètes supérieurs : Virgile a été nommé le premier par son siècle et la postérité; c'est donc lui que je mettrai d'abord sous vos yeux.

Il a laissé trois ouvrages, les Bucoliques, les Géorgiques, et l'Énéide.

Les Bucoliques sont un recueil d'églques, c'est-à-dire de pièces de vers qui offrent, tantôt l'entretien de deux bergers sur un événement de l'un d'entre eux, tantôt le combat de plusieurs sur la flûte, pour disputer le prix du chant, tantôt la plainte d'un seul sur les peines de l'amour. Théocrite inventa ce genre dans les campagnes de la Si-

les rapports d'un sujet. Une matière aussi aride demandait la composition la plus habile ; aussi Virgile, sans éviter les leçons qui pouvaient instruire les laboureurs, s'appliqua à entourer la sécheresse didactique de digressions attachantes. Là, le portrait du cheval, du taureau, du serpent ; ici, la description d'un orage, d'une lutte d'abeilles, d'un combat terrible entre deux animaux épris du même objet ; plus loin, le tableau d'une passion amoureuse qui poursuit les animaux, ou d'une peste qui les dévore ; ailleurs, l'apologie de la vie champêtre, l'éloge de la nature, et de la philosophie, le regret de la décadence de l'agriculture, la peinture des prodiges dont la mort de César fut suivie ; enfin le magnifique épisode d'Aristée. Tous ces ornements couvrent tantôt de charme, tantôt d'éclat l'aridité des préceptes, joignent la grace à la raison, le plaisir à l'enseignement ; et d'un poème utile, font un ouvrage enchanteur. Ajoutez, à la beauté de ces masses, les richesses d'une poésie étincelante dans les détails descriptifs, touchante dans les images sensibles, aimable dans les objets gracieux, nerveuse dans les peintures fortes, brûlante dans les tableaux passionnés, élégante autant que précise dans les leçons, dans les maximes, dans les

réflexions, enfin remplie de variété, de verve, d'harmonie, de justesse, et de mouvement, et vous jugerez que c'est avec raison que les Géorgiques passent pour le poëme le plus parfait de l'antiquité.

L'Énéide est la troisième production de Virgile, et complète sa gloire. Le sujet est le voyage qu'Énée fit des rives de Troie à celles du Latium, où les oracles l'appelaient pour y fonder cette colonie qui fut le berceau de Rome. Comme ce poëme est le plus important des ouvrages de Virgile, par le choix du sujet, la majesté de la composition, et la pompe des vers, c'est par lui que nous commencerons.

Sans doute l'Énéide ne peut nous intéresser comme les Romains dont elle flattait la vanité, en les faisant descendre d'une nation qui avait rempli l'univers de sa renommée, et en leur donnant pour fondateur le fils d'une déesse. Mais si cet attrait n'existe pas pour nous, nous y trouvons du moins le charme attaché à tout ce qui nous rappelle la Mythologie et l'Histoire romaine, dont notre enfance fut bercée.

Eh! comment ne serait-on pas toujours séduit par la Mythologie, par cette religion riante et va-

rée déterminée, c'est-à-dire notées comme longues ou comme brèves.

Les syllabes longues prennent pour signe une petite ligne droite (¯) placée sur la voyelle; les syllabes brèves, un croissant dont les pointes sont en haut (ˇ), et qui se place également sur la voyelle.

La réunion de plusieurs de ces syllabes donne des pieds, lesquels se divisent en dissyllabiques et trissyllabiques.

Les pieds dissyllabiques se composent de deux syllabes; ils sont au nombre de quatre, savoir: le *spondée*, formé de deux longues; le *pyrriche*, de deux brèves; l'*iambe*, d'une brève et d'une longue; le *chorée* ou le *trochée*, d'une longue et d'une brève.

Les pieds trissyllabiques se composent de trois syllabes. Ils sont au nombre de sept: le *dactyle*, formé d'une longue et de deux brèves; l'*anapeste*, de deux brèves et d'une longue; le *molosse*, de trois longues; le *bacque*, d'une brève et de deux longues; l'*antibacque*, de deux longues et d'une brève; l'*amphibrache*, d'une longue entre deux brèves; et le *tribracche*, de trois brèves.

L'emploi et le nombre de ces mesures différentes déterminent la différence des vers.

se produit par le retranchement de la dernière syllabe du premier mot. *Multum ille, et Deæque omnes*, quand on scande le vers, se prononcent ainsi, *Multille, Deæquomnes*.

Il résulte de ces règles que l'hexamètre sur lequel je reviens, parce que c'est le vers de l'Énéide, n'emploie que les dactyles et les spondées, avec des césures nécessaires, quoiqu'elles ne semblent pas obligées : ces repos, qui ne sont pas arbitraires, s'appellent *suspensions* ou *cadences suspendues*.

Le vers français, comme le vers latin, a une césure, des pieds, des élisions, et des mesures différentes ; mais les pieds et les élisions sont soumis à d'autres procédés.

Le pied français ne se compose que de deux syllabes comme *heureux* ; ce qui veut dire qu'il est rythmique au lieu d'être métrique, qu'il emploie le nombre au lieu de la valeur.

Six pieds, et un repos au troisième, forment le vers alexandrin ou héroïque.

Le jour | n'est pas | plus pur | que le | fond de | mon cœur.

Cinq pieds, et un repos au second, forment le vers de dix syllabes.

J'ai vu | Daphné, | je vais | chanter | l'amour.

Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître,
 Entre ce monstre et nous forcé de décider,
 Parle, qu'aurais-tu fait?

BRUTUS.

Peux-tu le demander?
 Penses-tu qu'un moment ma vertu démentie,
 Eût mis dans la balance un homme et la patrie.

CASSIUS.

Brutus, par ce seul mot ton devoir est dicté.

L'antithèse consiste dans un combat de pensées et de paroles opposées les unes aux autres. Cette figure se fait bien sentir dans les phrases suivantes, l'une de Fléchier, l'autre de Daguesseau :

« Il a eu dans la jeunesse toute la prudence d'un âge avancé, et, dans un âge avancé, toute la vigueur de la jeunesse. »

« Ils ont préféré la douceur d'une liberté obscure aux peines et aux dégoûts d'une éclatante servitude. »

La comparaison est un rapport entre deux objets, qui embellit, éclaire, ou colore le premier.

Virgile emploie heureusement cette figure, lorsqu'il assimile un jeune héros à un coursier :

Qualis, ubi abruptis fugit præsepia vinculis
 Tandem liber equus, campoque potitus aperto;
 Aut ille in pastus armentaque tendit equarum,
 Aut assuetus aquæ perfundi flumine noto

chant pour former des peuples, les différents peuples se communiquant entre eux, s'apprirent mutuellement les foiblesses de leur crédulité; la superstition et le temps donnèrent du poids à ces narrations; les poètes les perpétuèrent en les chantant; et la Fable, ainsi formée par divers esprits et à diverses périodes, ne put offrir dans ses éléments la liaison qu'un seul auteur et une même époque lui auraient donnée, et elle dut rassembler une foule de contradictions qui jettent beaucoup d'obscurité sur elle. Les poètes, premiers historiens, auraient pu placer quelques fils dans ce labyrinthe; ils l'augmentèrent encore en ajoutant aux traditions reçues, les jeux de leur imagination. Trois seulement débrouillèrent un peu la fable.

Hésiode, le premier, dans son poème de la *Théogonie*, chanta l'origine des dieux, mais n'établit pas clairement le degré de leur puissance. Ovide, dans ses *métamorphoses*, mit quelque ordre dans les fictions de la mythologie; mais, en répandant les couleurs les plus brillantes sur les amours ou les débats des différentes divinités, il ne détermine pas leur autorité respective. Homère lui-même, quoiqu'il ait jeté dans ce chaos le plus de traits de lumière, y laissa encore de profondes ténèbres. Ce-

sieurs littérateurs se sont récriés d'admiration, ont mis sa traduction au-dessus de celle de M. Gaston, au-dessus même de celle de M. Delille, et ont ajouté que l'Énéide était enfin traduite.

Les principes que j'ai établis plus haut, et que je crois prescrits par la raison, me défendent de partager un tel enthousiasme, et je ne pense pas qu'il y ait un véritable connaisseur qui l'ait senti. On peut assurément regarder l'ouvrage de M. Becquey comme digne de quelque estime, mais rien de plus déplacé que l'admiration qu'on lui a prodiguée.

En effet, qu'a produit M. Becquey avec son système de littéralité? Lors même qu'il le remplit, (ce qui, malgré ses efforts, ne lui arrive pas toujours), il représente tous les termes, presque toutes les syllabes de Virgile, mais il ne saisit que très rarement son esprit et ses graces, son expression, sa couleur, en un mot, sa poésie. Il donne les ossements, le squelette du poète latin, mais il ne fait point connaître son ame et son génie.

Est-ce donc là une traduction en vers? Aussi, à l'exception de quelques passages assez bien faits, la sienne, tant vantée pour l'exactitude, manque, en général, de verve, d'intérêt et d'harmonie: ce

tibles de rapprochements piquants ou instructifs. Cependant, je ferai connaître les défauts que je découvrirai dans le poète, qui leur est supérieur, comme j'ai déjà relevé des taches dont la perfection de Virgile même n'est pas exempte. Plus le traducteur a de talent et de célébrité, plus il serait dangereux de passer ses fautes sous silence, parcequ'elles feraient autorité, et pourraient égarer ceux qui croiraient atteindre le but en les imitant. Au surplus, ce sera pour moi une tâche pénible que de les rechercher, car il faudra qu'alors j'impose silence à mon admiration, et contraigne un sentiment auquel il me serait plus doux de m'abandonner.

J'ai posé les règles générales d'une traduction en vers. Celle de Virgile en demande encore de particulières.

Les expressions de ce poète sont justes, profondes et figurées; ses vers serrés, harmonieux et imitatifs; ses phrases pittoresques et pleines de contrastes; ses transitions précises, ses mouvements rapides, ses tours faciles et élégants; enfin sa diction se fait remarquer par le choix de toutes les circonstances qui peuvent attacher, et l'absence de toutes celles qui peuvent choquer.

Maintenant, qu'il me soit permis d'offrir un con-

Et de l'onde docile

Fendaient, d'un cours heureux, les bouillons écumants.

Ces termes de *l'onde*, du *cours*, qui figurent deux génitifs, font un mauvais effet. Je ne sais pas si d'un *cours heureux* rend parfaitement le *læti* du texte. On lit dans les notes du traducteur que « ce mot est important pour l'effet. » Il devait donc être traduit d'une manière plus rigoureuse. Le *cours heureux* d'une navigation ne signifie pas nécessairement que les navigateurs sont joyeux : c'était aux Troyens, et non pas au cours, qu'il fallait appliquer cette épithète, pour bien entrer dans la pensée de Virgile.

Quoi! sur moi les Troyens l'emporteraient! dit-elle.

Est-ce là cet exorde brusque, et cette pensée, « *Mene incepto desistere victam?* » *Dit-elle* n'est pas bien placé à la fin du vers. Il est au commencement dans le texte, et c'est beaucoup mieux, en ce que par-là le discours est mieux préparé et commande plus d'attention.

Le Destin, me dit-on, s'oppose à ma demande:

•Junon doit obéir quand le Destin commande!

Pergame impunément a donc pu m'outrager?

Seule entre tous les Dieux je ne puis me venger.

Ces quatre vers répondent à ce seul trait « *Quippe*

« apparent nantes » étaient donc de toute nécessité pour bien peindre la situation. Le Poussin n'a pas manqué de les traduire sur sa toile sublime ; il ne jette dans la vaste étendue des eaux qu'un petit nombre de personnages, mais tous frappants par l'expression de leurs dangers, de leurs efforts : « rari nantes. » On y remarque sur-tout une mère tendant son fils à un homme qui a déjà gagné la hauteur d'un rocher. On pourrait inscrire, au-dessous de ce divin tableau, le vers qui l'a inspiré.

Mais si quelques défauts sont échappés au traducteur, il en dédommage ici par des beautés supérieures.

Le rapide Zéphire et les fiers Aquilons (page 65.)

.....

Tout présente la mort aux pâles matelots.

L'on peut reprendre *le jour fuit*, placé immédiatement après la *nuit profonde* ; mais cette petite imperfection exceptée, ces vers sont une traduction sans doute au-dessous de Virgile ; eh ! qui peut jamais en approcher ? Les quatre premiers offrent beaucoup de nombre, un repos bien placé à la césure du troisième, qui rompt savamment la phrase poétique, et des rimes bruyantes comme l'orage qu'elles peignent dans les termes *turbulentes* et

Voit les vaisseaux troyens dispersés sur les mers;
 Et le ciel et les flots, et les tyrans des airs,
 Contre Énée à l'envi réunissant leur rage,
 De sa jalouse sœur il reconnaît l'ouvrage.

Je le répète, M. Becquey a presque tout rendu; on retrouve, dans ses vers, les deux circonstances oubliées par son rival; mais comment sont-elles exprimées? ainsi que le reste. Ce vers-ci, *Tranquille sur l'abyme*, etc., fait-il sentir cette belle image, « et alto prospiciens, etc. »

Ces trois autres, aussi faibles: *Voit les vaisseaux troyens dispersés*, etc., valent-ils ces deux-ci?

Disjectam Æneæ toto videt æquore classem,
 Fluctibus oppressos Troas coelique ruinâ.

qui sont si remarquables par l'harmonie du premier, et la force des mots du second, « Fluctibus oppressos. » De plus, que de fautes dans le reste! Que penser de cet hémistiche, *dans leurs profonds berceaux*, pour « et imis stagna refusa vadis, » et de cette expression, *que foule la tempête?* Quel mot vague, *tyran des airs*; et comme toute cette phrase, soi-disant poétique, flatte peu l'oreille! Puisque le traducteur a la prétention d'être littéral, pourquoi ne s'est-il pas efforcé de saisir ces cadences suspendues, « sentit Neptunus; graviter

une île, avant de le conduire au lieu de sa destination (voyez *Henriade*, chant I^{er}).

Dans ce même moment le dieu de l'univers, etc.

Le poète français, dans ce morceau charmant, ne s'est pas contenté d'emprunter à Virgile cette idée de la peinture du repos succédant à celle du désordre; il lui a dérobé quelques unes de ses images. Assurément ces deux beaux vers,

Un rocher qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux aquilons d'en troubler le repos,

ont été inspirés par ceux-ci :

In cœlum scopuli, quorum sub vertice latè
Æquora tuta silent.

De même, cette phrase,

Intus aquæ dulces, vivoque sedilia saxo
Nympharum domus,

a fait faire ces deux vers,

Une grotte est auprès, dont la simple structure
Doit tous ses ornements aux mains de la nature.

Il est vrai que ce ne sont pas les mêmes expressions; mais les mouvements, mais les couleurs se ressemblent; et le mérite de ce passage prouve combien est utile le commerce des anciens, puisque, même dans des imitations éloignées, il donne un coloris plus vrai et plus séduisant. Voltaire ce-

ils offrent un équivalent très agréable dans cette image, *retournent vers les cieux*, qui est délicieuse, et, quoique parfaitement dans le coloris français, n'est point opposée à la couleur antique. Enfin ce vers,

Elle marche, et son port révèle une déesse,
est une traduction aussi fidèle qu'élégante de ce trait, « et vera incessu patuit Dea. » Si *patuit Dea* sont des expressions encore plus poétiques que *révèle une déesse*, cette coupe, *elle marche*, qui n'est pas dans le latin, nous donne une compensation, et nous avons un beau vers pour un beau vers. C'est ainsi qu'on tâche de suppléer à ce qu'une langue offre d'insuffisant; et que, même en ne pouvant suivre Virgile pas à pas, on a le talent de se tenir toujours près de lui, de manière à nous faire sentir qu'il ne manque qu'un instrument plus docile pour l'égal.

Alors un long soupir s'échappe de son sein,
Quand il voit et le char et le fer assassin,
Et ces restes chéris, et de ses mains tremblantes,
Priam du meurtrier pressant les mains sanglantes.

Le modèle ici reparait encore plus que dans les vers précédents. On sent, dans les consonnances lentes et lourdes, *encore un long soupir*, on sent, dis-je, la peine et la douleur d'Énée aux tableaux qui frappent ses regards; on retrouve, dans ces et redoublés, *et le char et le fer, et ces restes, et de ses mains*, la prosodie brisée que présente cette répétition, « *ut spolia, ut currus, utque ipsum,* » et qui peint ses soupirs étouffés. Et cette image, *de ses mains tremblantes, etc.*, revêtue d'expressions simples et choisies, et d'un rythme douloureux, porte, comme dans le texte, le dernier coup à l'âme affligée. Jamais peut-être le traducteur n'a laissé plus apercevoir le sentiment des beautés de Virgile.

dent une main suppliante; il y a seulement, « orantes veniam. » Sans doute cette nuance est légère, mais elle laisse aux Troyens un peu plus de dignité : cette raison ordonnait peut-être de la conserver. Cet hémistiche, *il s'approche; il observe*, n'est pas plus exact. Le texte porte : « Obstupuit simul ipse, simul percussus Achates, » c'est bien plus que d'*approcher* et d'*observer*; pourquoi le traducteur n'a-t-il pas rendu, « obstupuit, lætitiâque, metuque. » Les images de la stupeur du héros, et des deux sentiments, la crainte et la joie, qui partagent son âme, sont assez justes, et ajoutent assez au tableau, pour qu'il dût s'en emparer. Enfin, que signifie ce vers au sujet des étrangers : *De leurs concitoyens entrent environnés?* Est-ce qu'il y a de la différence entre des étrangers et leurs *concitoyens*? Tous ceux qui sont dans un autre pays, que leur patrie, sont des étrangers. Cette faute est une nouvelle preuve du risque que l'on court en s'écartant de Virgile.

Il brûle de courir, de voler dans leurs bras;
 Mais la crainte retient sa vive impatience;
 Caché dans son nuage, il hésite, il balance.

Ces deux verbes, *courir*, *voler*, sont trop semblables; sans doute c'est quelquefois un mérite d'ac-

Cette pensée est, dans le texte, au milieu de la phrase, « instans operi regnisque futuris, » elle y est bien placée; mais il me semble qu'elle est encore mieux à la fin. Elle arrondit parfaitement la période, et présente une juste récapitulation de tous les travaux de la reine.

Mais quel peuple cruel habite ces climats, (page 109.)

.....
L'asile du naufrage, et l'abri d'un rocher.

Ces vers ont de la vivacité et de l'élégance. Ce mouvement, *Mais quel peuple cruel habite ces climats?* répond bien à celui du texte: « Quod genus hoc hominum? quæve hunc tam barbara morem permittit patria? »

Cette expression, *l'asile du naufrage*, est un équivalent du « hospitio arenæ; » et ce vers, *D'un coin de terre inculte on est pour nous avare*, l'emporte sur celui-ci, « primâque vetant consistere terrâ. »

Souffrez qu'en vos forêts notre triste naufrage,

.....

D'un murmure flatteur lui prêtent le secours.

Cette tirade est fort belle; elle offre le premier mérite d'une traduction, la fidélité. On y retrouve tous les mouvements du latin, et ils sont rendus

ressemble trop à celui que je viens de relever. Le commencement du dernier vers, *tout l'alarme*, offre la même idée que l'hémistiche, *pleine d'un tendre effroi*; enfin, *tout l'alarme*, est trop voisin de *s'alarmant*; ces redites rendent le style lâche et diffus.

Le commencement du discours de Vénus n'a pas beaucoup mieux inspiré un traducteur que l'autre. Voici M. Gaston :

O mon fils! (page 27.)

J'implore ton pouvoir contre mes ennemis,
Toi, l'espoir, le soutien, et l'orgueil de ta mère, etc.

.

Mais son cœur peut changer; connais donc mes desseins.

Cette version s'éloigne trop du texte. Est-ce que ce vers, *J'implore ton pouvoir contre mes ennemis*, rend l'expression de celui-ci, « *Ad te confugio, et supplex tua numina posco?* » Ces termes de *confugio* et de *supplex* peignent si bien le désir pressant de Vénus!

Quel est cet autre, *Toi qui peux défier le maître du tonnerre*, auprès de celui-ci: « *Nate, Patris summi qui tela Typhoëa temnis?* » Or, ce n'est pas sans dessein que le poète rappelle la chute des Titans, dont la taille gigantesque fait un contraste avec

Cupidon. Que devient encore cet autre vers, *Didon, par ses bienfaits, adoucit ses destins*, comparé à cette phrase : « Hunc Phœnissa tenet Dido, blandisque moratur vocibus? » Ces expressions charmantes, « *blandisque moratur vocibus*, » devaient être rendues ; car la séduction de la reine est un des motifs de la crainte de Vénus. De plus, le pronom *ses* se rapporte, dans ce vers, à deux personnes différentes : ce qui ajoute à sa faiblesse l'inconvénient d'y jeter de l'obscurité.

Voici maintenant M. Delille :

Adressant donc sa voix à l'ainé des amours, (page 123.)

O toi, l'honneur, l'appui, le charme de mes jours, etc.

.

Sa haine vigilante et sa fureur active,

Dans de pareils moments, ne sera point oisive.

Il a aussi le tort, comme on voit, de ne pas rendre, « *blandisque moratur vocibus*, » ni « *tela Typhoëa*. » Ce vers, *Ta flèche insulte aux flèches du tonnerre*, qu'il a substitué au vers latin, offre, dans cette flèche de Cupidon opposée aux flèches du tonnerre, un contraste fort mesquin. Le triomphe des géants aurait fourni une image plus noble et plus imposante. Mais ce ne sont pas les seules fautes. Cet hémistiche, *adressant donc sa voix*, n'est

Ces vers,

L'or, où des rois de Tyr retraçant la mémoire,
L'art a, de règne en règne, imprimé leur histoire,

sont également une traduction brillante de « series longissima rerum, » et meilleure que ceux-ci de M. Gaston,

Sur mille coupes d'or un art ingénieux
Des aïeux de Bélus a retracé l'histoire,
Et de ces premiers rois éternisé la gloire.

qui, sans être mauvais, ont moins de précision et d'élégance. *Mille coupes d'or*, c'est beaucoup trop.

M. Gaston succombe encore dans le morceau suivant :

Ascagne doit offrir des présents à Didon, etc. (page 27.)

.

Attacher à mon fils par les nœuds de l'amour.

Ces vers n'ont sans doute rien de ridicule; mais combien ils le cèdent à ceux-ci de M. Delille :

Entends-moi donc; ce fils, si cher à mon amour, etc. (p. 123.)

.

Mon fils, glisse en secret ton poison dans son cœur.

Il suffit de n'être pas étranger à la poésie pour sentir la supériorité de cette version sur l'autre.

Voyez comme cette première phrase,

Ce fils, si cher à mon amour,

seurs. Cette coupe, *mollement sur ses bras l'enlève*, à la vérité empruntée à M. Delille, est pittoresque; ces rimes riches, *puissant, assoupissant, Cythère, solitaire*, l'élégance des expressions, de la tournure des vers, et la forme harmonieuse de la période entière, donnent à ce passage un mérite. Cependant si M. Becquey y est au-dessus de M. Gaston, je ne crois pas qu'il y soit supérieur à M. Delille. Il y a toujours, dans ce dernier, une habitude de talent poétique qui se fait apercevoir, même lorsque ses concurrents déploient toutes leurs forces. On reconnaît par-tout le grand écrivain qui s'est immortalisé, en faisant passer dans notre langue les beautés de Virgile, et en élevant des monuments originaux qui sont dignes de celui par lequel il a commencé sa juste réputation.

dont la tournure est élégante, et où le mot *cheval* est si bien entouré qu'il ne choque en rien la délicatesse de la haute poésie.

§ III.

Ecce manus juvenem interea post terga revinctam, etc.

Non anni domuere deoem, non mille carenæ.

VIRGILE.

Cependant vers le roi quelques bergers troyens, etc.

Est vaincu par la ruse, et dompté par les larmes.

DELILLE, page 179.

EXAMEN.

Cette traduction laisse à désirer; voyons les fautes qui la déparent.

Cependant vers le roi quelques bergers troyens
 Traînent un inconnu tout chargé de liens,
 Qui, pour servir des Grecs le fatal stratagème,
 Exprès entre leurs mains s'était jeté lui-même.
 Jeune, hardi, tout prêt à l'un ou l'autre sort,
 A tromper les Troyens, ou recevoir la mort.

Ces vers ne sont pas faits avec assez de soin. Dans cet hémistiche, *quelques bergers troyens*, le pronom *quelques* manque d'élégance, et n'est là que pour la mesure; il fallait seulement, comme dans le latin, *des bergers*. Dans ce vers, *Exprès entre leurs mains s'était jeté lui-même*, il y a équivoque pour *leurs*. Comme le vers précédent est ainsi: *Qui, pour*

être dans la phrase précédente, parcequ'elle est ainsi placée dans le modèle, et qu'en effet c'est dans le premier moment où paraissent les serpents qu'elle est plus frappante par le contraste qu'elle établit entre la paix de l'onde, et l'attitude menaçante des deux reptiles qui s'avancent sur sa surface. D'ailleurs il résulte, de son admission dans le second tableau, une contradiction évidente entre cet hémistiche, *par un calme profond*, et celui-ci, qui suit immédiatement, *fendant l'onde écumante*. Comment l'onde peut-elle écumer pendant un calme, et sur-tout pendant un calme profond? On trouve sans doute dans le latin « *spumante salo;* » mais c'est plus loin, et après ce trait, « *fit sonitus,* » qui prépare l'image; c'est enfin lorsque ce bouillonnement des mers devient l'ouvrage des serpents que l'onde n'a pu porter sans horreur. La place fait tout dans la poésie; telle pensée juste et frappante dans un endroit, choque dans un autre: c'est ce que Boileau a fort bien exprimé par ce vers,

D'un mot mis à sa place enseigne le pouvoir.

Il faut donc rarement déplacer dans Virgile, qui met tout où le commande la situation; enfin cet hémistiche, *le reste au loin se traîne*, est obscur. Qu'est-ce que c'est que ce reste? est-ce *le reste* du

cou, de la *crête*, ou de la *tête*? car il peut se rapporter à tout cela. Si c'est le reste du corps des serpents, il fallait le dire, et peut-être le dire plus élégamment.

Tous deux nagent de front, tous deux des mers profondes,
 Sous leurs vastes élans, font bouillonner les ondes;
 Ils abordent ensemble, ils s'élancent des mers.

A l'exception de la répétition des *mers*, qui est une négligence, les trois vers sont bien faits en eux-mêmes; mais ils pâlissent devant le latin. On y cherche ce trait, « *fit sonitus*, » qui est admirable, et qui, dans ce grand événement, fait jouer un rôle à la mer, par le bruit qui sort de son sein. Cet hémistiche, *tous deux nagent de front*, est loin de le remplacer, et présente encore une transposition peu adroite de celui qui est plus haut, « *pariterque ad littora tendunt*. » Il fallait l'y laisser; car les deux serpents ont dû nager de front dès le commencement.

Qu'est devenu aussi ce coup de pinceau, « *spumante salo?* » L'hémistiche *font bouillonner les ondes*, le traduit, mais ne l'exprime pas; c'est en trait détaché qu'il devait être pour avoir son prix. C'est ainsi qu'il appelle l'attention, qu'il frappe, qu'il associe enfin la mer à la marche de ces effroyables reptiles.

A peine on a connu la mort de la victime, etc. (page 193.)

Il faut fléchir Pallas, il faut offrir des vœux.

La victime, pour désigner *Laocoon*, n'est pas bien placée ici. Comme il était sacrificateur, et qu'avant l'arrivée des serpents on a entendu parler d'une victime qu'il immolait, comme dans la comparaison il est lui-même assimilé à un taureau près d'être égorgé, et que le traducteur appelle *une victime déjà prête*, il résulte du retour de ce terme, *victime*, une équivoque pour l'esprit; on ne sait pas bien quelle est celle dont il est question. Il fallait nommer *Laocoon* dans cet endroit, ou dans celui où il est appelé simplement le coupable. Virgile n'y a pas manqué: « *scelus expendisse merentem Laocoonta ferunt*; » aussi rien de plus clair que le texte. *D'un bras sacrilège* produit un mauvais effet à côté de ce mot *d'un présent*, parceque d'abord cela rend la phrase pénible; il semble que ce soit deux génitifs qui se suivent. Ensuite devait-on se servir de ce terme dans une phrase dont le nominatif est *la main du coupable*? Que produit ce rapprochement, *une main qui ose d'un bras*? Est-ce admissible, et la langue n'est-elle pas violée aussi bien que la raison?

un épisode aussi intéressant méritait de finir par deux rimes suivies, qui soutinssent la phrase poétique, et rendissent la période plus brillante et plus harmonieuse. Les deux autres vers sont meilleurs.

Il y a dans la traduction de M. Delille quelques tirades plus longues que celle-ci, où le bon et le mauvais se balancent. Le discours d'Hector est de ce nombre.

Fuis, dit-il, sauve-toi,
Sauve-toi, fils des dieux : contre nous tout conspire, etc.

.
Leur nouvelle cité commande à l'univers.

Cet endroit offre de fort beaux vers. D'abord les deux derniers ; et celui-ci sur-tout qui les précède,

Ilion te remet le dépôt de leur culte.
Sacra suosque tibi commendat Troja Penates.

On devrait aussi des éloges à ce vers,
Si Troie avait pu l'être, Hector l'aurait sauvée ;
il rend cette phrase avec précision ;

Si Pergama dextrâ
Defendi possent, etiam hâc defensa fuissent.

mais par malheur il n'est pas français ; *avait pu l'être*, est un passif ; *l'aurait sauvée* est un actif. Tous les traducteurs ont fait cette faute ; c'est ignorer la pre-

resistunt. » Enfin ces pronoms, *les uns, les autres*, animent extrêmement la description que fait Panthée; et cette accumulation, *le carnage, la mort, le fer, le tranchant du glaive, la pointe des dards*, ce retour habile de la même idée, sous des termes différents, semble multiplier l'image de la destruction, et renforce les couleurs de ce sombre tableau.

Le discours d'Énée est également digne d'éloges; mais cette fin en mérite encore de plus grands.

Sur nous la nuit étend ses ailes ténébreuses, etc. (p. 207.)

.

Et la mort, qui renaît sous cent formes horribles.

Voyez comme le premier vers,

Sur nous la nuit étend ses ailes ténébreuses,

commence bien cette description générale. On sent, à la sombre majesté de sa rime lugubre, qu'il ouvre une scène d'horreur. Cette exclamation, *nuit effroyable!* que le traducteur a prise à Bossuet, forme une transition touchante qui est parfaitement dans le sentiment de la situation. Cette apostrophe, *tu tombes, ô cité!* qui appartient au traducteur, échauffe considérablement le récit, et rend, par un tour encore plus pathétique, cette pensée, « *urbs antiqua ruit.* » Ces deux vers,

Le Troyen cependant ne meurt pas sans vengeance;
La fureur quelquefois ranime la vaillance,

sont une traduction fidèle des vers latins avec lesquels ils correspondent. Celui-ci,

On fait, et l'on poursuit, on tombe, on est vainqueur, quoiqu'il ne soit pas précisément dans le texte, est dans son esprit, et peint, par le retour vif du même monosyllabe, et le conflit d'idées opposées, la confusion d'une mêlée où les vainqueurs et les vaincus se frappent tour-à-tour. Ces deux vers,

Par-tout du sang, des pleurs, des hurlements terribles,
Et la mort, qui renaît sous cent formes horribles,

offrent, comme le texte, une accumulation pittoresque d'images qui concourent à rendre la description effrayante. Le dernier traduit, avec autant de fidélité que d'élégance, ce trait, « plurima mortis imago, » qui achève le tableau par le coup de pinceau le plus vigoureux. En un mot, Virgile ici reparait tout entier. Ces beautés, aussi remarquables que nombreuses, prouvent que cet endroit de la traduction de M. Delille est un des meilleurs de son ouvrage. Ce passage de l'Énéide, qui offre tant de ressources à la poésie, a inspiré M. Gaston. Écoutons et comparons cet illustre rival :

